Geneviève de Brabant à Montpellier



Montpellier, Opéra Berlioz. Offenbach : Geneviève de Brabant. Les 16, 18, 20 mars 2016. Valérie Chevalier (directrice générale) et le chef principal Michael Schonwandt, choisissent une rareté d'Offenbach, non Elizabeth de Brabant (comme dans Lohengrin de Wagner, 1845) mais « Geneviève », protagoniste ainsi révélée de la prochaine nouvelle production lyrique à l'Opéra de Montpellier. L'opéra bouffe sur un livret de Crémieux et Tréfeu est créé aux Bouffes-Parisiens en 1859 et donnée à l'Opéra Berlioz dans la version révisée critique de Jean-Christophe Keck (2015) lequel s'appuie essentiellement sur la version tardive de 1867. Victimes de leur genèse difficiles voire rocambolesques, ou avortées (Les Contes d'Hoffmann), les ouvrages d'Offenbach peinent à retrouver la cohérence originelle souhaitée par l'auteur. Espèrons que la version Keck 2015, saura présenter l'unité dramatique d'une pièce comique à réestimer. En plein Second Empire, Offenbach s'empare du personnage de Geneviève de Brabant, « alter ego » de Jeanne d'Arc. Jamais content de ses écrits ou toujours prêt à régénérer l'opéra en fusionnant les genres, Offenbach rêvait surtout d'une légende médiévale d'essence féerique.

Qui est cette Geneviève méconnue ? Quelles facettes du personnage, Offenbach a t il souhaité nous dévoiler ? Le chef Claude Schnitzler et le metteur en scène Carlos Wagner se retrouvent ici (après entre autres une Carmen très convaincante, présentée à Metz et à Nancy). Justesse, sobriété, vraissemblance émotionnelle seront-elles au rendez

vous de cette nouvelle production, événement lyrique à Montpellier en mars 2016 ?

Geneviève de Brabant d'Offenbach (version 1867)
à Montpellier
Montpellier, Opéra Berlioz / Le Corum
Les mercredi 16, vendredi 18 (à 20h) et dimanche 20 mars 2016 (à 15h)
Nouvelle production
Avec Jodie Devos, Geneviève
…

Carlos Wagner, mise en scène
Claude Schnitzler, direction

Conférence de Jean-Christophe Keck,
mardi 15 mars 2016, 18h30, Salle Molière
Enjeux et défis de la nouvelle production dans sa version critique
Entrée gratuite

Compte-rendu, opéra. Montpellier, Opéra Berlioz, le 7 février 2016. Puccini : Turandot. Katrin Kapplusch, Rudy Park…

Après Nancy voilà un peu plus de deux ans, cette superbe

production de **l'ultime chef-d'œuvre de Puccini fait halte à Montpellier**, comme apportée par Valérie Chevalier dans ses bagages. On retrouve ainsi avec bonheur **la mise en scène de Yannis Kokkos**, qui sert l'œuvre par son dépouillement et son esthétisme. Le rouge et le noir qui colorent tous les tableaux font toujours aussi durement sentir le poids de la fatalité et du destin façonnés par la terrible princesse ; et on demeure toujours aussi attendris par la scène ouvrant le deuxième acte, où les trois Ministres, enivrés par les vapeurs de l'opium, évoquent chacun la maison où les porte leur fantaisie. Sans parler du silence absolu dans lequel le Prince inconnu dépose ses lèvres sur celles de la Princesse de glace, signant ainsi la fin de sa tyrannie et la naissance de leur amour.

Initialement créée à Nancy, cette Turandot où chaque personnage affirme sa propre intériorité, convainc à Montpellier…

La démesure faite voix



La distribution, quasiment identique à celle de Nancy, appelle toujours les mêmes éloges, jusqu'aux plus petits rôles. Au Mandarin et Jeune Prince de Perse très bien chantant et percutant de **Florian Cafiero** répond l'Empereur Altoum émouvant et en belle forme vocale d'**Eric Huchet**, magnifiant un personnage souvent sacrifié sous le poids de l'âge. Aussi virevoltants qu'ambigus et étranges, les trois Ministres incarnés par **Chan Hang Lim**, **Loïc Félix** et **Avi Klemberg** raflent la mise grâce à la complémentarité de leurs voix,

parfaitement appariées, et la
précision avec laquelle ils exécutent la direction d'acteurs qui leur est dévolue, véritable chorégraphie tricéphale. **Le Timur de Gianluca Burratto** fait grande impression par son instrument ample et riche, à l'autorité percutante, rappelant comme rarement le souverain que fut le vieil aveugle. Il est accompagné par la délicieuse Liù de la jeune soprano italienne **Mariangela Sicilia**, saluée à l'issue du spectacle par une ovation si soudaine que la chanteuse en fut émue aux larmes. Si le timbre n'est pas d'une exceptionnelle beauté, la technicienne et surtout la musicienne savent illuminer la ligne de chant d'une façon simple et émouvante, que rehaussent de superbes pianissimi dans l'aigu, pour culminer dans une mort poignante. Endossant à nouveau le terrible rôle-titre, **Katrin Kapplusch** paraît moins à l'aise dans son entrée. Est-ce l'effectif orchestral, paraissant plus important ici qu'à Nancy, ou la fosse d'orchestre du Corum, plus vaste et plus ouverte que celle du théâtre de la place Stanislas ? Toujours est-il que la chanteuse semble devoir lutter contre le torrent instrumental qui gronde sous ses pas, et ainsi pousser sa voix, notamment dans les extrêmes aigus, moins souples qu'avant. La soprano allemande excelle néanmoins comme peu d'autres à dévoiler les failles du personnage, moins féroce créature que femme dévorée par la peur. Une incarnation qui fait merveille dans le troisième acte, où se mettent à nu les sentiments contradictoires qui agitent la princesse, jusqu'à son éveil à l'amour, une humanisation rendue possible grâce à de magnifiques nuances, et qui lui permettent d'achever l'œuvre dans une grande émotion.
Face à elle se dresse une fois encore, aussi conquérant qu'inexorable, **le Calaf d'airain de Rudy Park**. Avouons notre admiration sans cesse renouvelée face à ce chant d'une solidité à toute épreuve, véritablement herculéen, à l'image de sa stature de géant. Si en cet après-midi, les notes situées dans le haut médium apparaissent un rien alourdies et raccourcies – une tentation souvent grande pour les instruments aussi larges, à surveiller de près afin de

conserver dans la durée des moyens aussi phénoménaux –, l'aigu éclate admirablement, depuis des appels telluriques au premier acte, jusqu'à un « Nessun Dorma » renversant d'héroïsme, n'excluant pourtant aucune nuance, couronné par un si naturel parmi les plus exceptionnels qu'il nous ait été donné d'entendre. Le public ne s'y trompe pas et éclate de joie avant même la fin de l'air,… pour se lever comme un seul homme au moment des saluts lorsque le ténor coréen vient recueillir sa part d'applaudissements.

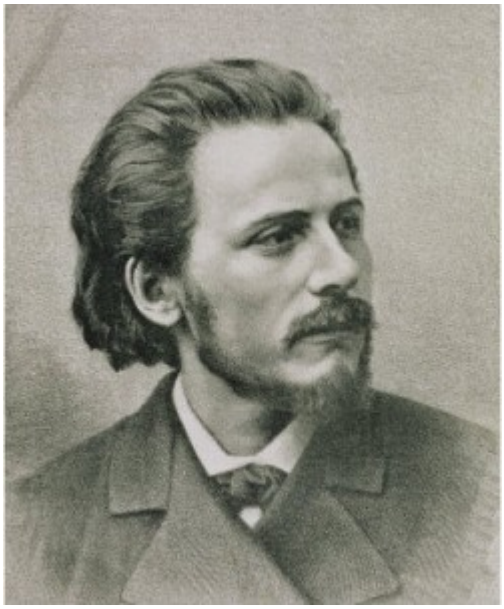
On ne manquera pas de féliciter les chœurs, celui de Nancy étant venu prêter main-forte à celui de Montpellier, magnifique préparés et généreusement sonores. A la tête des forces montpelliéraines, **Michael Schønwandt**, nouveau directeur principal de l'orchestre depuis septembre 2015, dirige cet après-midi son premier opéra in loco. Un véritable coup de maître, tant les musiciens paraissent heureux de jouer sous sa direction. La pâte sonore se déploie lentement, superbe d'unité et pourtant parfaitement définie pour chacun des pupitres, et c'est un vrai régal de se laisser emporter par les lames de fond montant de la fosse, faisant littéralement vibrer le plancher, des vagues savamment conduites et qui achèvent de soulever la salle toute entière. Un public en liesse, debout, heureux d'avoir pu goûter à l'art lyrique dans toute sa démesure, et ainsi perdre la tête. Et nous avec.

Montpellier. Opéra Berlioz-Le Corum, 7 février 2016. Giacomo Puccini : Turandot. Livret de Giuseppe Adami et Renato Simoni. Avec Turandot : Katrin Kapplusch ; Calaf : Rudy Park ; Liù : Mariangela Sicilia ; Timur : Gianluca Burratto ; Ping : Chan Hang Lim ; Pang : Loïc Félix ; Pong : Avi Klemberg ; Altoum : Eric Huchet ; Un Mandarin, le Jeune Prince de Perse : Florian Cafiero. Chœur d'Opéra Junior – Petit Opéra ; Chef de chœur : Caroline Comola. Chœurs de l'Opéra National Montpellier Languedoc-Roussillon et de l'Opéra National de Lorraine ; Chefs de chœur : Noëlle Gény et Merion Powell. Orchestre National Montpellier Languedoc-Roussillon. Michael Schønwandt,

direction musicale. Mise en scène, décors et costumes : Yannis Kokkos ; Lumières : Patrice Trottier ; Dramaturgie : Anne Blancard ; Chorégraphie : Natalie Van Parys

---

Montpellier. Opéra Comédie, le 18 octobre 2015. Jules Massenet : Chérubin. Marie-Adeline Henry, Cigdem Soyarslan, Norma Nahoun, Igor Gnidii. Jean-Marie Zeitouni, direction musicale. Juliette Deschamps, mise en scène



Pour inaugurer la première véritable saison de son mandat à la tête de l'Opéra National de Montpellier, **Valérie Chevalier** a fait le pari de la rareté, avec un petit bijou trop peu représenté dans le paysage lyrique : Chérubin de Jules Massenet. Créé en 1905 à Monte-Carlo, l'ouvrage demeure l'un des plus amoureusement caressés par le compositeur, et on se laisse vite enivrer par ses harmonies chatoyantes et la douce langueur de ses mélodies. On retrouve le personnage qu'on a tant chéri

chez Mozart, avec quelques années de plus mais toujours aussi pleinement passionné par le beau sexe, amoureux de l'amour à en perdre l'esprit. Un portrait qui demande à la fois timidité, pudeur, et pourtant érotisme et sensualité. Ce qui manque en somme à la mise en scène imaginée par Juliette Deschamps.

Tendresse de Chérubin, où es-tu?

Si dans le programme de salle, la scénographe paraît avoir saisi l'essence même de l'œuvre, ce doux parfum semble s'être évaporé une fois porté à la scène. Trop de géométrie, trop d'angles et d'arêtes, trop de brutalité pour une musique réclamant rondeurs et caresses. La transposition dans la Californie des années 30, pour originale qu'elle soit, apporte finalement peu de choses et entre trop souvent en contradiction avec l'esprit profondément espagnol qui règne tout au long des trois actes. Si l'androgynie qui paraît être la règle pour les personnages principaux se justifie aisément pour le rôle-titre – et ne manque pas d'allure dans ce cas précis, rappelant irrésistiblement Marlene Dietrich –, on demeure plus circonspect envers un Philosophe affublé d'un tutu malgré son frac, et un Duc aux manières caricaturalement efféminées. Seule l'Ensoleillad, surréaliste et onirique grâce à son immense robe formée d'une multitude de mains – celles de ses innombrables admirateurs –, semble à sa place. En outre, on ne parvient pas à apprécier, malgré leur professionnalisme, la présence des danseurs obligés de se trémousser… y compris lorsque le climat musical est tendre et doux. Un comble !



Musicalement, par bonheur, le plaisir est au rendez-vous, notamment grâce à la direction remarquable de **Jean-Marie Zeitouni**, galvanisant les musiciens de **l'Orchestre National de Montpellier**. Le chef canadien aime profondément Massenet, et cela s'entend. Le brillant de la première partie laisse vite place, une fois l'entracte passé, à la volupté du tapis orchestral, véritable velours sonore dans lequel l'oreille se roule avec délice. A ce titre, on n'oubliera pas de sitôt l'accompagnement déchirant du Testament de Chérubin ouvrant le troisième acte, l'un des plus beaux moments de la représentation.

Dans le rôle-titre, **Marie-Adeline Henry** fait valoir l'étendue et la puissance de sa voix ainsi que le raffinement de ses nuances, en outre excellente actrice. Seule la diction mériterait davantage de clarté pour permettre à cette jeune

chanteuse d’occuper la place qu’elle mériterait dans ce répertoire.

L’Ensoleillad de la soprano turque **Cigdem Soyarslan**, malgré une belle élocution française et de beaux moyens vocaux, déçoit quelque peu. En cause : un instrument paraissant en ce dimanche comme terni et alourdi, manquant de l’apesanteur rayonnante qu’appelle la partition.

Lumière pure que possède en revanche la Nina délicieuse de **Norma Nahoun**, qui fait notamment de son air « Lorsque vous n’aurez rien à faire », authentique joyau de la partition, un pur moment de suspension musicale.

Philosophe tendre et paternel, **Igor Gnidii** offre une composition très réussie, nonobstant une émission un rien sombrée, qui n’empêche pourtant pas un legato bien conduit et un aigu percutant.

On retrouve avec plaisir **Michèle Lagrange** pour ce qui constitue ses adieux au public, dans une Comtesse drôle et toujours aussi sonore, et on salue une très grande artiste. A ses côtés, le jeune baryton **Philippe Estèphe** incarne un Comte aussi rageur et que bien chantant.

Baronne excellente bien que moins charismatique d’**Hélène Delalande**, tandis qu’on apprécie une fois encore la présence scénique et la voix généreuse de Julien Véronèse, et qu’on rit sans réserve devant le numéro impayable de François Piolino, incisif et admirable diseur. Le Ricardo exemplaire de Denzil Delaere ainsi que l’Aubergiste sympathique et ronchon de Jean-Vincent Blot complètent cette excellente distribution presque exclusivement francophone.

Beau travail également que celui des chœurs de la maison montpelliéraine, toujours impeccablement préparés et d’une homogénéité jamais prise en défaut. Un après-midi dont on revient néanmoins heureux et ému d’avoir pu déguster une si belle musique.

Montpellier. Opéra Comédie, 18 octobre 2015. Jules Massenet : Chérubin. Livret de Francis de Croisset et Henri Cain. Avec Chérubin : Marie-Adeline Henry ; L'Ensoleillad : Cigdem Soyarslan ; Nina : Norma Nahoun : Le Philosophe : Igor Gnidii ; La Comtesse : Michèle Lagrange ; Le Comte : Philippe Estèphe ; La Baronne : Hélène Delalande ; Le Baron : Julien Véronèse ; Le Duc : François Piolino ; Capitaine Ricardo : Denzil Delaere ; L'Aubergiste : Jean-Vincent Blot. Chœurs de l'Opéra National Montpellier Languedoc-Roussillon ; Chef de chœur : Noëlle Gény ; Orchestre National Montpellier Languedoc-Roussillon. Direction musicale : Jean-Marie Zeitouni. Robert Tuohy. Mise en scène : Juliette Deschamps ; Décors : Macha Makaïeff ; Costumes : Vanessa Sannino ; Lumières : François Menou. Illustration : © M Ginot / Opéra de Montpellier 2015

Compte rendu, concert. Montpellier, Opéra Berlioz-Le Corum. Le 19 juillet 2015. Koering : Sprachgitter Ephrem. Wagner, Liszt. Orchestre national de France. Alexander Vedernikov, direction.

Montpellier est une ville magique même quand elle est

assoupie. Sous un ciel de cobalt avec à son zénith, une perle d'or et de feu, les volets demeurent clos, les ruelles semblent serpenter entre feu et ombre, sous les silences du sommeil méridien. Le promeneur s'essaye aux musées, il s'égare dans les allées et finit son parcours dans une terrasse pour y goûter le nectar des maquis, un Pic Saint-Loup moiré de velours cramoisi. A l'heure où les cistres des cigales périssent dans la nuit, c'est un public endimanché qui s'affaire dans Le Corum. Vestes en lin, robes fleuries et chaussures en daim, tout se prépare pour l'événement: une création! En effet, ce 30ème Festival de Radio-France et Montpellier ne pouvait aucunement ignorer la figure tutélaire de **René Koering**. Ce concert est plus qu'un hommage ou une rétrospective, c'est un manifeste du présent. René Koering est reçu comme un créateur, un témoin fort de la musique.

En effet, les quatre pièces qui forment le programme sont étrangement complémentaires. D'une suite recomposée par René Koering, de Pelléas et Mélisande, une formidable création « Sprachgitter Ephrem », deux larges extraits du Parsifal de Wagner et le rare poème symphonique Mazeppa de Liszt, tout est une sorte de narration inspirée du monde créatif du compositeur.

La source et la mer

Nous passerons assez vite sur la « suite » de Pelléas et Mélisande qui reprend les moments les plus contemplatifs de la partition de Debussy, cependant, on retrouve une sorte de pâte musicale, qui nous offre une vision très moderne de ce monument lyrique, sans les vers de Maeterlinck, finalement, Pelléas et Mélisande aurait bien pu être un poème symphonique. Cette suite intelligemment pensée, glisse comme une écharpe de soie, comme une lumière fugitive sur une fresque de Puvis de Chabannes.



Ce qui fut passionnant sans équivoque fut **le Concerto pour piano(s) et orchestre de René Koering** (**portrait** ci-contre). A la fois dépeignant les horreurs barbares de la guerre et une sorte de mélismes poétiques imprégnés de romantisme, ce « **Sprachgitter Ephrem** » devient une création subjuguée à l'astre dramatique des heures blêmes. Par moments, on retrouverait même des couleurs dignes des tableaux de Caspar David Friedrich, des consonances très proches d'un rêve sur le temps, l'angoisse des souvenirs, encore un témoignage d'un passé douloureux qui ne veut plus nous quitter. Par moments le piano est un amortisseur sensuel de l'orchestre, souvent incisif et en une seconde, on entend le deuxième piano en coulisses, dans un lamento nu, dénaturé et splendide, tel un spectre, une psyché du piano concertant. Cette belle création a révélé la profonde grâce de la musique de René Koering. Si les influences semblent être là, on trouve que le langage propre au compositeur se déploie sans autre force que la sienne. Les autres pièces sont intéressantes, et nous remarquerons notamment le sublime Mazeppa de Liszt, formidable épreuve de virtuosité et de voltige pour l'orchestre.

Côté interprètes, remplaçant Boris Berezovsky pour la création de René Koering, c'est le jeune **Yuri Favorin** qui relève le défi magnifiquement bien. Si on peut lui reprocher un rien d'hésitation, il est formidable par cette épreuve qui nous permet de le connaître sous des excellents auspices.

L'Orchestre National de France, voué depuis ces dernier mois à l'incertitude de son destin, malgré un Wagner un peu mollasson, est dans une forme exceptionnelle pour le Liszt et le Concerto, les couleurs et les effets sont là. D'ailleurs,

les musiciens ont réussi à vaincre les tempi, quelque fois trop brutaux de **Alexander Vedernikov**. En effet le chef russe ne dirige pas avec subtilité, c'est plutôt une lutte entre le pupitre et les phalanges, le pire étant les extraits de Parsifal rendus … inintéressants et par moments ennuyeux. Le Mazeppa, demeure juste mais l'excès de gestes du chef a certainement empiété largement sur la précision. Quoi qu'il en soit, la soirée se termine avec le sentiment qu'un nouveau réveil pour le romantisme est possible, surtout quand sous les arbres de Montpellier, la lune est blanche comme un oeil d'ivoire.

Compte rendu, opéra. Montpellier. Opéra, le 29 mars 2014. Chabrier : L'Etoile. Samy Camps, Héloïse Mas, solistes et choeurs Opéra Junior. Orchestre National Montpellier Languedoc-Roussillon. Jérôme Pillement, direction musicale. Benoït Bénichou,

mise en scène.



L’Étoile (1877), opéra-bouffe en trois actes d’Emmanuel Chabrier est certainement le meilleur ouvrage lyrique de son auteur voire l’un des joyaux du genre. Le livret signé Eugène Leterrier et Albert Vanloo raconte l’histoire d’un despote qui cherche parmi ses sujets celui qui se fera empaler pour une fête publique annuelle… réjouissante perspective. Mais un astrologue prévient le monarque qu’il mourra 24 heures après sa victime… S’enchaînent donc péripéties et confusions amoureuses assez invraisemblables mais d’une grande et bonne humeur. Une réserve d’effets et de surprises dramatiques, propices au délire et à la poésie les plus délectables.

L’exubérante Etoile de l’Opéra Junior

Opéra Junior propose aux jeunes de Montpellier et de sa région une formation lyrique, dès la première jeunesse. Fondé en 1990 par Vladimir Kojoukharov, l’atelier académie est dirigé depuis 2009 par Jérôme Pillement, qui dirige en l’occurrence l’ Orchestre National Montpellier Languedoc-Roussillon pour les deux représentations uniques de cette nouvelle production. Le jeune metteur en scène Benoît Bénichou crée un spectacle très proche de l’univers théâtral d’un Sivadier, où le parti-pris

est celui d’une comédie invraisemblable plutôt très kitsch.

L’idée de Bénichou (et de son prédécesseur) est de faire du théâtre dans le théâtre, un parti scénique qui s’accorde bien à l’occasion. Surtout parce que tous les rôles sauf les 2 principaux sont tenus par des enfants et des adolescents. Ainsi tout se passe dans les coulisses d’un théâtre (décors d’Amélie Kiritze-Topor, costumes protéiformes et colorés de Bruno Fatalot) qui est littéralement envahi par une bande de jeunes qui s’amusent donc à jouer L’Etoile sur scène.

Samy Camp dans le rôle du Roi Ouf 1er est un acteur formidable, il donne un je ne sais quoi à son personnage avec son investissement théâtral, cependant il captive plus avec son jeu d’acteur qu’avec son timbre. Héloïse Mas, comme d’habitude, incarne son rôle d’une façon très engagée et engageante. Elle joue le rôle travesti de Lazuli, le pauvre amoureux qui devrait mourir pour la nation, mais dont le destin fait que sa vie devient d’une extrême importance pour le monarque. Le personnage de Sirocco, l’astrologue du roi, est souvent chanté par une voix de baryton-basse, mais aujourd’hui c’est une fille qui l’interprète : Clara Vallet paraît complètement à l’aise dans le rôle. Hérisson de Porc-Epic est chanté par le jeune Guillaume René à la belle présence, il trouve un bel équilibre entre son jeu d’acteur, charismatique, et sa voix en plein développement. Petit bijou lyrique dans la veine comique, le chef d’oeuvre pose autant de difficultés au metteur en scène qu’il comble de plaisirs et de séductions, les oreilles des spectateurs.
Chabrier demeure un bel exemple (peut-être pas assez reconnu) de la musique française, fantasque et vaporeuse, divertissante et sérieuse, parfois délicate parfois forte, toujours charmante.

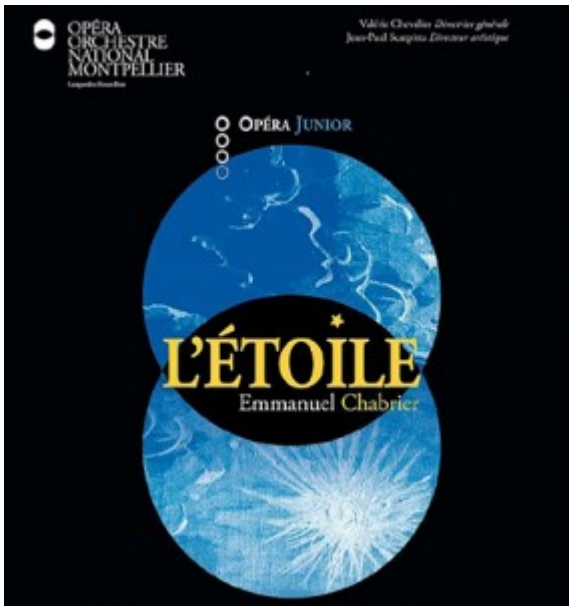
Jérôme Pillement dirige un orchestre pompeux. La musique d’une grande humour doit sans doute beaucoup à Offenbach. Nous remarquons le travail de la couleur orchestrale raffinée. Le chef accorde l’orchestre aux voix des jeunes chanteurs.

Impossible de ne pas adhérer aux intentions d’un projet comme celui d’Opéra Junior dont l’objectif social, pédagogique, artistique n’est pas sans rappeler le célèbre « Sistema » le système d’éducation musicale au Venezuela. Espérons qu’Opéra Junior puisse continuer sa belle et noble mission pour longtemps, il est devenu désormais une composante de la programmation de l’Opéra de Montpellier, et nous sommes convaincus, qu’avec son potentiel et sa grande valeur, ceci portera ses fruits, révélant des vocations encore fragiles parfois mais décisives pour le développement des jeunes intéressés. Chantier et apprentissage à suivre.

Montpellier. Opéra Orchestre National Montpellier Languedoc-Roussillon, le 29 mars 2014. Chabrier : L’Etoile. Samy Camps, Héloïse Mas, solistes et choeurs du Jeune Opéra/Opera Junior. Orchestre National Montpellier Languedoc-Roussillon. Jérôme Pillement, direction musicale. Benoït Bénichou, mise en scène.

Illustrations : © M. Ginot 2014

L’Étoile de Chabrier à l’Opéra de Montpellier



Montpellier, Opéra Comédie. Chabrier : L'Étoile. Les 29 et 30 mars 2014. Nouvelle production. Entre facétie et raffinement, Emmanuel Chabrier (1841-1894) cultive en toute liberté et avec un génie personnel très affirmé, le fantasque et le poétique : du bain béni pour l'opéra. Son ouvrage L'Etoile en témoigne : à chaque production, l'étonnement surclasse l'enthousiasme face à une partition brillante, jamais creuse ni strictement décorative. L'opéra fait partie des rares œuvres terminées par l'auteur : le succès est immédiat comme l'indique la quarantaine de représentations qui suit la création, aux Bouffes Parisiens (le théâtre du drame léger, temple parisien du Second Empire, créé en 1855 par Offenbach), le 28 novembre 1877. Danses furtives, mélodies entraînantes, cocasserie festive… la recette est connue et fait les délices d'un genre qu'a marqué avant Chabrier, Offenbach bien sûr ou Charles Lecocq.

Dans un climat propre au conte à la fois féerique et absurde, Chabrier se délecte musicalement à ciseler les climats de l'Etoile. Le titre reprécise l'accomplissement d'une destinée protectrice : alors qu'il a ravi le coeur de celle qui devait épouser le Roi Ouf Ier, la princesse Laoula, le colporteur Lazuli auquel était destiné le supplice du pal, se voit anobli et élevé à la dignité de prince, depuis que l'astrologue de la cour Siroco confirme que le destin des deux hommes sont liés. Le ciel a révélé l'impensable : le destin du roi Ouf et du pauvre Lazuli sont indissociables : si le miséreux meurt, le roi aussi. Fauré, Messager, Duparc et Reynaldo Hahn expriment leur admiration pour l'oeuvre d'un génie. 3 ans après la création de L'Etoile, après l'écoute de Tristan une Isolde de Wagner, Chabrier cesse sons activité de fonctionnaire et

décide en 1880 de se consacrer à la musique. Suivent des chefs d'oeuvre : España, l'opéra Gwendoline (1886, au wagnérisme explicite), Le Roi malgré lui (1887)… Rongé par un mal incurable, Chabrier le plus original de compositeurs de la fin du XIXè en France, meurt trop tôt, laissant un œuvre atypique, saisissant voire fulgurant dont on commence seulement à mesurer l'unicité fascinante.

La mise en scène de Benoît Bénichou exploite l'occasion offerte à l'ouvrage d'être revisité par une joyeuse troupe de jeunes interprètes. L'homme de théâtre prend prétexte de la juvénilité et de la curiosité des interprètes d'Opéra Junior pour favoriser l'éclat, l'imaginaire, l'inventivité… autant de caractères qui innervent le tissu de la partition et l'inscrivent ici dans le monde des enfants – adolescents toujours prêts à vivre ou à imaginer de nouvelles aventures. Dans cet univers infantile mais pas innocent, la figure de Ouf, traitée comme un tyran violent et barbare garde sa verve satirique, un pied de nez à tous les pouvoirs qui sur le mode du conte, dénonce l'inhumanité d'une société soumise à la cruauté d'un seul être. Ainsi, dans la bouche des jeunes dénonciateurs, le metteur en scène aime à déclarer : « arrêtons les extrémismes, arrêtons les dictatures, arrêtons la violence, il faut rallumer les étoiles ». De sorte que dans ce nouveau regard, la poésie esthétique de Chabrier et son insolence filigranée ressuscitent à propos sur la scène de l'Opéra de Montpellier.

Emmanuel Chabrier (1841-1894)

L'Étoile

Opéra-bouffe en trois actes sur un livret d'Eugène Leterrier et Albert Vanloo

créé au Théâtre des Bouffes-Parisiens le 28 novembre 1877

Samedi 29 mars 2014 – 15h
Dimanche 30 mars 2014 – 15h
Opéra Comédie

Jérôme Pillement *direction musicale*

Benoît Bénichou *mise en scène*

Amélie Kiritzé -Topor *scénographie*

Anne Lopez *chorégraphie*

Vincent Recolin *chef des chœurs*

Bruno Fatalot *costumes*

Thomas Costerg *lumières*

Samy Camps *Le Roi Ouf 1er*

Héloïse Mas *Lazuli*

Nina Le Floch / Marie Sénié *La Princesse Laoula*

Lisa Barthélémy / Apolline Raï *Aloès*

Guillaume René *Hérisson de Porc-Epic*

Camille Poirier *Tapioca*

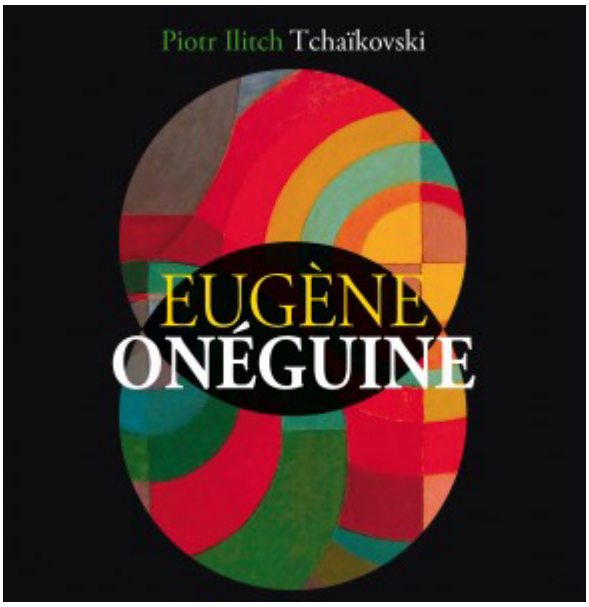
Clara Vallet *Siroco*

1h30 sans entracte

Nouvelle production

Opéra Junior / Opéra Orchestre national Montpellier Languedoc-Roussillon

Nouvel Onéguine à Montpellier



Montpellier : Eugène Onéguine de Tchaïkovski.Les 17, 19, 21 janvier 2014, 15h ou 20h. Opéra Berlioz / Le Corum. Eugène Onéguine est l'un des opéras les plus bouleversants du romantisme russe. L'indifférence du dandy Eugène, la fragilité de Tatiana, la douceur d'Olga, la prière désespérée de Lenski n'ont jamais cessé d'émouvoir. Adaptée par Piotr Ilitch Tchaïkovski (dont la musique est très présente tout au long de la saison 2013-2014 à Montpellier),l'œuvre de Alexandre Pouchkine en 1832, conserve toute sa cruauté, son cynisme glaçant qui cependant en fin d'action laisse aux protagonistes, le sentiment d'un immense échec (surtout pour le solitaire et fier Onéguine) et d'une amertume partagée. Après Janàček et La Petite renarde rusée en 2012, Marie-Eve Signeyrole propose sa lecture des émois amoureux de la jeune Tatiana.

Tchaïkovski
Eugène Onéguine, 1879
Opéra (scènes lyriques) en trois actes et 7 tableaux

Livret russe de Constantin Chilovsky et du compositeur, d'après le roman éponyme d'Alexandre PouchkineCréé au Petit

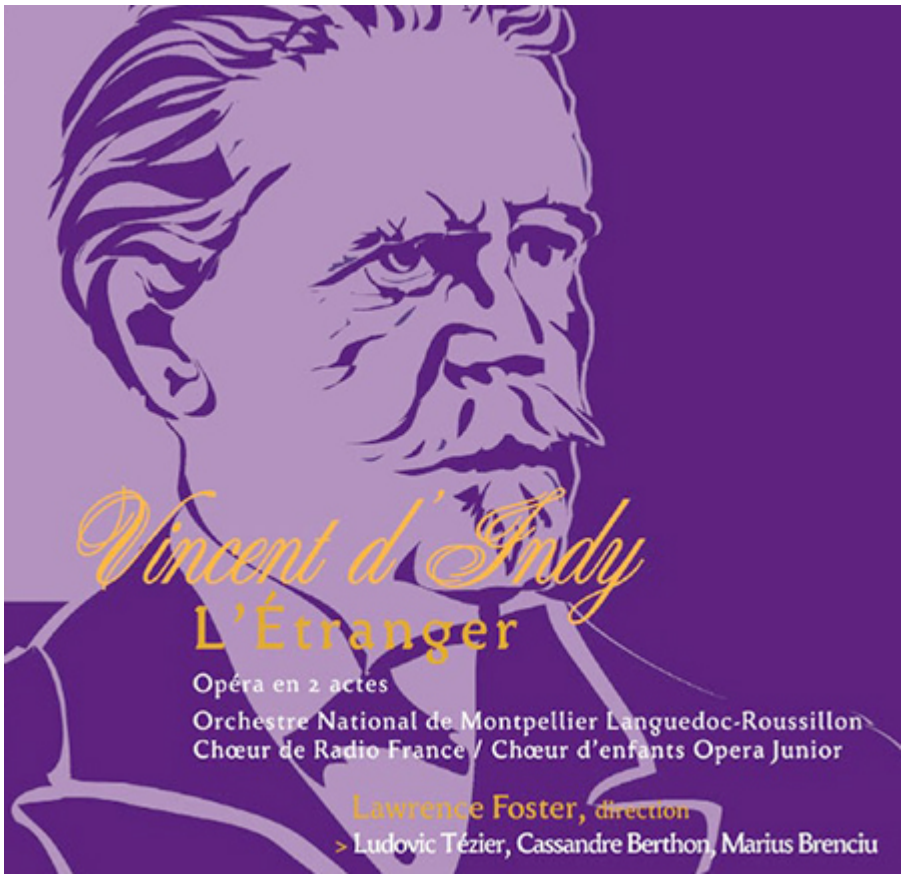
Théâtre du Collège Impérial de musique (Théâtre Maly), à Moscou, le 29 mars 1879
Nouvelle production

Mourir d’amour ou vivre d’ennui ?

Ici, les deux êtres portraiturés par Tchaïkovski se murent dans une insatisfaction maladive : ce sont deux inadaptés frappés d’inertie clinique. Ils s’ennuient à en mourir et même si leur rencontre fait espérer l’inimaginable (pour Tatiana), Onéguine demeure impassible, comme handicapé, dans l’impossibilité à aimer.
Dans la mise en scène proposée à Montpellier, l’action s’inscrit à l’époque contemporaine, entre 1999 et 2003, pendant la perestroïka, où les nouveaux riches tel Onéguine, s’enrichissent sous la présidence de Boris Eltsine… face à cet oligarque arrogant, la famille de Tatiana, les Larinas, sont des petits propriétaires rassemblés dans un immeuble collectif ou appartements communautaires à Saint-Pétersbourg (Kommunalka) : les Larinas vivent frustrement (entassés à 20 dans un espace réduit) mais ils condamnent les mœurs occidentales et rêvent au retour de l’ancien empire russe…
Peu à peu, Onéguine rachète les parcelles, scrute les faits et gestes de ses voisins pour rompre ses longues heures d’oisiveté. Il observe, froidement comme un vieux loup solitaire, coupé de toute passion, muré dans sa solitude

cynique et glaciale. Pour la metteure en scène Marie-Eve Signeyrole : Onéguine n’est pas l’histoire d’un amour au décalage fatal ou mal synchronisé ; c’est plutôt l’histoire d’un homme qui ne peut pas aimer ni vivre. Qui préfère mourir plutôt que d’aimer. Un anti romantique. Un maudit pour lequel il n’y a aucune issue. Au final, Onéguine ne serait-il pas le miroir de Tchaïkovski lui-même ? On sait que la composition de l’opéra est simultanée à son mariage, fiasco intime sur toute la ligne et qui laisse l’homme détruit, en rien apaisé car son homosexualité tenue secrète fut la source de terrible blessure : Piotr Illyitch connut les affres d’une identité jamais respectée à son époque. Terrifiante hypocrisie qui a profondément marqué son existence toute entière.
La représentation du dimanche 19 janvier 2014 sera donnée en audiodescription pour les personnes déficientes visuelles.

CD. D’Indy: L’étranger. 1 cd Accord (Foster,2010)



Créé en 1903 à Bruxelles, L'Etranger est le troisième opéra de D'Indy (après Le chant de la cloche, 1883 et Fervaal, 1895); l'ouvrage appartiendrait comme son quasi contemporain Pelléas et Mélisande de Debussy (1902) à l'expérience lyrique symboliste, pour autant que D'Indy comme Debussy soient étiquettables sous cette appellation… forcément réductrice. Si le symphonisme ardent, fiévreux de la partition fait sa révérence à Wagner, il n'en est pas pour autant exempt d'une certaine lourdeur académique, descriptif ; souvent convenue en particulier dans les intermèdes avec chœur (début du II), comme paraît fabriqué et artificiel le livret, rédigé par le musicien (à l'image de son modèle Wagner, musicien et librettiste): D'Indy, auteur du Traité de composition, sait afficher un rationalisme théorique qui hélas contraint les élans autrement plus riches du compositeur. Le moralisme du livret, ses clichés sociaux ne savent pas exploiter l'amour de Vita, bien que promise au jeune douanier André, -comme dans Carmen Micaëlla pouvait être promise au brigadier Don José-, pour le sombre et mystérieux étranger. Le très catholique voire mystique D'Indy respecte à la lettre les vertus prônées dans les Ecritures: Foi, Espérance, Charité, Amour. Quatre théologales qui s'incarnent parfaitement au fur et à mesure de l'action (bien statique mais intense voire extatique) dans le cœur de Vita, sorte de Thaïs populaire, âme ardente prête au sacrifice, curieuse par empathie de la figure prophétique de l'Etranger.

Dans la figure du baryton maudit, solitaire mais fraternel,

D’Indy, fondateur de la Schola Cantorum à Paris trouve l’exact incarnation de cet être parfait, serviteur d’un idéal qui en servant les autres, rétablit la nature sacrée de l’art. L’Etranger c’est évidemment D’Indy lui-même qui d’ailleurs retrouve une seconde adolescence grâce à sa nouvelle compagne, bien plus jeune que lui, Caroline Janson (comme l’écart des âges entre Vita et l’Etranger).
En ce sens leur duo au II, où Vita tentant de connaître le nom de l’Etranger, lui fait dire ce qui l’anime avec ferveur, reste le sommet pathétique et lyrique de l’ouvrage.

Wagner en mode symboliste allégé

Reste que la musique de D’Indy atténue les faiblesses comme les composantes contradictoires du texte. L’acte I, évocation réaliste voire naturaliste (à la Zola) d’un port de pêche et de l’esprit obtus, médiéval de ses habitants, contraste avec les aspirations mystiques et idéalistes du II où comme nous l’avons dit, l’Etranger, à la façon de Lohengrin et de Elsa, confesse sa nature bienveillante ; sa belle compassion à laquelle répond immanquablement l’amour croissant de Vita pour son bel inconnu.

Réalisme, mysticisme: à l’aune de cette antagonisme structurel et esthétique, on voit bien ce qui a pu déterminer les verdicts dépréciatifs contre l’œuvre. Pourtant la double nature de la partition fonde aujourd’hui sa richesse. Sa féconde ambivalence. Il y a du Massenet ici, en particulier du côté de la déjà citée Thaïs, en particulier dans cette double direction inverse: L’Etranger succombe aux charmes de la jeune Vita quand celle-ci, par sympathie, éprouve un amour naissant aux couleurs mystiques et spirituelles, face à la beauté d’une âme traversée par l’amour de Jésus : celle de l’étranger qui ne partage en rien l’étroitesse d’esprit des pêcheurs du

village.
L’idéalisme de D’Indy offre un wagnérisme éclairci, où la recherche d’une fine texture, où le souci du timbre renforce encore l’impact des suiveurs les plus originaux du maître de Bayreuth, à l’égal d’un Franck, le mentor de D’Indy.
Grand orchestrateur et peintre des climats comme des situations fortes, D’Indy fait mourir ses amants magnifiques, après l’invocation de l’émeraude (gage amoureux donné par l’Etranger à sa belle admiratrice), dans la mer: l’élément marin est au cœur de l’ouvrage : déferlement sonore, sujet de la tempête qui les emporte à la fin, force active semant la catastrophe, puissance de résolution aussi, comme d’apothéose pour les deux amoureux.

Non obstant, voici bien un superbe témoignage heureusement enregistré qui défend à propos la place du compositeur ; son génie explore le chromatisme en l’ouvrant jusqu’à Schönberg, en particulier dans le déchaînement des éléments marins, suscités pas Vita au II: comme Senta dans Le Vaisseau fantôme, Vita provoque la catastrophe, affronte son destin, créée les conditions de son union finale avec l’étranger. La mer aspire deux êtres supérieurs qui ne pouvaient trouver leur place dans la société des hommes. Le symphonisme du génie cévennol s’exprime ici librement et dans un souffle irrésistible et comme Debussy, adapté à son sujet maritime. L’enregistrement est historique et souhaitons-le, premier, appelant bientôt une version prochaine, organologiquement plus exacte, vocalement plus électrisante.

Car côté chanteurs, le plateau reste en déséquilibre. Si **Ludovic Tézier** offre son beau métal vocal souvent articulé au caractère de l’Etranger, aucun mystère, aucun souffle, aucun mysticisme ne semble traverser son chant; et sa compagne à la ville, **Cassandre Berthon** est trop limitée, dépassée par les brûlures d’une jeune âme ardente qui découvre l’amour véritable, sensuel comme spirituel. Seul le ténor plein de panache et de fièvre libérée, **Marius Branciu** se distingue

nettement. C’est la victime sacrifiée sur l’autel d’un amour digne du Vaisseau Fantôme (Senta/Le Hollandais maudit).

On regrette souvent la lourdeur de **Lawrence Foster** (cuivres mal équilibrés et surpuissants) dont pourtant les quelques excellentes idées et options interprétatives font penser qu’il n’a pas l’orchestre le plus adapté à la recherche d’articulation d’un D’Indy surtout soucieux d’intelligibilité du texte sur la musique. Qu’aurait donné ici un orchestre sur instruments d’époque, comme Les Siècles ? De prodigieuses découvertes sonores probablement que seuls dans leurs associations recouvrées, permettent les instruments historiques: la révélation du D’Indy, subtil orchestrateur de la trempe d’un Ravel ou d’un Debussy, reste donc encore à écrire.

Vincent D’Indy: L’Étranger (1903). Opéra en 2 actes.Livret de Vincent d’Indy.

Vita : Cassandre Berthon soprano
LÉtranger : Ludovic Tézier baryton
André : Marius Brenciu ténor
La Mère de Vita : Nona Javakhidze mezzo-soprano
Une femme (Madeleine) : Bénédicte Roussenq soprano
Le vieux (Pierre) – Un jeune homme : Franck Bard ténor
Une vieille – Une femme : Fabienne Werquin mezzo-soprano
Un pêcheur – Un contrebandier : Pietro Palazy basse
Première jeune fille – Première ouvrière : Josiane Houpiez-Bainvel sopano
Deuxième jeune fille – Deuxième ouvrière : Marine Chaboud-Crouzaz mezzo-soprano
Une jeune femme – Troisième jeune fille : Alexandra Dauphin soprano
Un vieux pêcheur – Un vieux marin : Florent Mbia basse
Orchestre national Montpellier Languedoc-Roussillon
Chœurs de Radio France
Chœurs d’enfants Opera Junior
Lawrence Foster, direction

Enregistrement en concert le 26/07/2010 réalisé à l’Opéra Berlioz/ Le Corum, Montpellier
2 cd Accord-Universal 481 0078